

Questions

- Quelles sont les formes d'hospitalité que je pratique ou que je soutiens ?
- Quelles nouvelles formes d'hospitalité sont souhaitables aujourd'hui ?
- L'hospitalité à l'école et à l'exemple du pape François.

Hospitalité : l'admirable échange

(Lecture – entre autres – de Gènese 18)

Philippe Lefebvre, o.p.

COMME bien d'autres thèmes, l'hospitalité dans la Bible constitue un « dossier », non un mode d'emploi. En présentant des scènes d'hospitalité, les textes nous interrogent, nous réveillent, nous lancent dans le débat. Qu'est-ce que l'hospitalité ? Est-elle un simple rite social au déroulement convenu, un effet de la bienveillance humaine, un geste plus qu'humain ? Faut-il accueillir tout le monde, tout le temps, en toutes circonstances ? Et d'abord qui accueille qui ? Conformément à la démarche biblique, ces notes voudraient non pas donner un enseignement sur l'hospitalité dans l'Écriture, mais explorer quelques aspects de l'accueil dans la Bible et amorcer la discussion.

L'hôte dans le monde ancien : entre hospitalité et hostilité

Le chapitre 18 de la Genèse est souvent cité comme un texte fondateur dès lors qu'on parle d'hospitalité biblique : Abraham reçoit trois visiteurs mystérieux dans l'oasis de Mambré où il a établi son campement. La tradition grecque qui commente ce passage et le représente dans les icônes l'intitule la « philoxénie », autrement dit « l'accueil de l'hôte », le terme *xénos* désignant en grec l'étranger, lequel devient un « hôte » quand il est accueilli.

Réalité sociale de l'hôte

L'étranger relève de toute une réalité sociale du monde ancien dont il convient d'abord de prendre conscience : venu d'une contrée lointaine ou de la ville d'à côté, il ne fait en tout cas pas partie des gens du lieu où il veut s'installer, soit pour une nuit, soit pour une plus longue période. Toutes sortes de questions se posent à son endroit qui permettent de l'évaluer et de jauger le risque dont il est potentiellement porteur : est-il seul ou en groupe ? Armé ou pas ? Est-il un vagabond ou un noble voyageur ? etc. Dans des sociétés fragiles, exposées, où l'on peut être à la merci d'un espion qui reconnaît le terrain avant d'aller alerter sa troupe de pillards, celui qui arrive doit montrer patte blanche et il inspire d'emblée plutôt le soupçon que la bienveillance. Les frères de Joseph qui viennent en Égypte pour y acheter du grain sont immédiatement accusés d'espionnage (Genèse 42, 9). Josué qui veut savoir comment prendre Jéricho y envoie deux hommes en reconnaissance, lesquels suscitent aussitôt la méfiance de la police locale (Josué 2).

De plus, les sociétés antiques sont tissées de réseaux d'appartenances : on est solidaire des gens de son clan, de sa tribu, de sa classe d'âge, de son corps de métier... L'amour et la haine ne définissent pas d'abord des affections personnelles, ils désignent respectivement soit les liens d'allégeance, d'adhésion au groupe dont on fait partie, soit le parti pris de distance, d'éloignement à l'égard d'un groupe auquel on n'est pas affilié. Quand on « aime » les gens de sa tribu, cela signifie qu'on se déclare pour eux, qu'on leur prête main forte en cas de problème, qu'on s'engage dans leurs combats. Inversement le fait de « haïr » les membres d'une autre ethnie signifie qu'on n'a pas avec eux ces relations de soutien et d'association.

L'hôte : envoyé de Dieu ou annonciateur d'exil ?

Le statut de l'étranger est à penser dans le paysage de ces réseaux d'appartenance et d'exclusion. Comme l'étranger n'appartient pas au groupe dans lequel il se présente, la question est de savoir si on va le « haïr », le maintenir à distance, ou si l'on peut faire alliance avec lui. On a alors développé dans le monde ancien un *modus vivendi* concernant l'étranger qui survient : il peut être considéré comme hôte et pas immédiatement comme ennemi. La langue latine conserve la trace de ce débat : la même racine donne le mot *hostis* (« ennemi ») et le mot *hospes* (« hôte ») ; on pourrait dire que l'hôte (*hospes*) est un possible ennemi (*hostis*) à qui on a pourtant décidé de donner l'hospitalité, non l'hostilité. À cela plusieurs raisons. En premier lieu, l'étranger de passage est peut-être amené par une puissance divine. Il est rappelé dans la lettre aux Hébreux (13, 2) qu'il ne faut pas « oublier l'hospitalité (*philoxénia*) : c'est par elle en effet que certains ont reçu (verbe *xénizeîn*) sans le savoir des anges ». En lisant cette exhortation, on pense d'emblée à Abraham et Sara qui

reçurent leurs trois visiteurs : deux étaient des anges et le troisième était le Seigneur lui-même (Genèse 18). Cette conviction que ce sont les dieux qui ont guidé un visiteur au lieu où il parvient et qu'il faut donc le recevoir, la sagesse grecque le dit aussi : dans l'Odyssee (17, 508ss), Pénélope insiste pour accueillir sous son toit un voyageur solitaire, pensant que ce vagabond lui apporterait des nouvelles de son époux ; or, c'est son époux lui-même, Ulysse, qu'elle reconnaîtra bientôt en cet étranger énigmatique que conduisait en fait la déesse Athéna.

Et puis les nomades qui passent et demandent un asile pour la nuit figurent peut-être ce que les sédentaires d'aujourd'hui devront vivre un jour ; on accueille l'hôte qui demande l'hospitalité parce qu'il se peut que soi-même on ait à endurer plus tard l'expérience souvent déstabilisante de la migration. Le Deutéronome préconise d'ailleurs que, entré en Terre promise et présentant à Dieu les prémices des récoltes, chaque Israélite commence à prier en ces termes : « Mon père était un araméen nomade » (Deutéronome 26, 5) ; puis on célèbre cette fête de l'offrande en compagnie du lévite, membre de la tribu sacerdotale, et de l'étranger de passage qui se trouve là (Dt 26, 14). On invite donc aux réjouissances l'étranger en chemin qui séjourne en Israël parce qu'on est issu soi-même d'une race voyageuse – ce dont on fait mémoire – et parce qu'on sera peut-être un jour contraint de repartir sur les routes – l'exil à Babylone est déjà en filigrane dans ce texte.

L'hospitalité d'Abraham

L'hôte de passage

Revenons à Abraham. Ce patriarche est un nomade qui séjourne sur cette fameuse Terre promise comme un étranger qui a obtenu un permis de séjour : les gens du pays ont accepté de faire alliance avec lui et il a pu établir son campement sous les chênes de Mambré (Genèse 14, 13 ; 23, 3-7). La Genèse présente donc l'habitation dans le pays que Dieu donne sous mode de dépossession ! Abraham, Isaac et plus tard Jacob y résident comme en un pays d'accueil où ils reçoivent l'hospitalité, non comme des propriétaires qui seraient définitivement chez eux. On pourrait alléguer qu'il s'agit là d'une première étape : d'abord résidents temporaires, les Israélites deviendront maîtres du pays. Pourtant la lettre aux Hébreux (11, 9-10) comprend ce type de séjour comme le signe d'un accomplissement à venir. Abraham, Isaac, Jacob ont résidé en Terre promise, en situation d'étrangers ayant bénéficié d'une hospitalité de la part des gens du cru, parce qu'ils étaient en transit vers une ultime cité : « la ville qui a de solides fondations, celle dont Dieu est l'architecte et le constructeur ». Autrement dit, vivre l'expérience d'être reçu temporairement en un endroit exprime quelque chose de l'existence humaine : celle-ci est un voyage où l'on est accueilli ici et là avant de gagner le Lieu que désignaient tous les lieux, la Cité sainte, où Dieu offrira une hospitalité que tous les gestes hospitaliers annonçaient à leurs façons. N'oublions pas que les patriarches fondent un peuple qu'on appelle les Hébreux, un nom qui signifie les « Passants ». Les Hébreux sont de perpétuels nomades qui tendent vers le Lieu de Dieu.

L'accueil accueille

« Abraham était assis à l'entrée de sa tente pendant la chaleur du jour. Il leva les yeux et vit trois hommes debout devant lui. Quand il les vit, il courut à leur rencontre, depuis l'entrée de sa tente, et se prosterna jusqu'à terre » (Genèse 18, 1-2). On connaît la suite : il s'adresse d'abord à eux au singulier (« Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux... »), puis au pluriel (« Laissez-moi apporter un peu d'eau... »). Étonnamment Abraham se précipite vers les trois marcheurs. Or, nous venons de dire que l'hôte inspire souvent la méfiance ; il est donc inhabituel qu'un maître de maison coure au devant d'éventuels arrivants. Sans doute a-t-il pressenti que ces messagers n'étaient pas ordinaires pour les inviter ainsi sans tarder. Mais aussi, Abraham a déjà été accueilli lui-même et il rend la pareille aux visiteurs qui passent près de chez lui. Telle est la dynamique de l'hospitalité : celui qui fut invité comme hôte invitera-t-il à son tour le pèlerin qui se présente ? On l'a dit, Abraham a été accepté comme résident à Mambré ; il a aussi été reçu par Pharaon, roi d'Égypte (Genèse 12, 10-20). Mais surtout il fut naguère véritablement accueilli par Melchisédeq, le roi de Salem, un personnage énigmatique.

Melchisédeq, l'accueillant

Alors qu'Abraham venait d'établir son campement sur cette terre où Dieu l'avait conduit, une guerre éclata, opposant une coalition de cinq rois d'Orient à une ligue rebelle de quatre souverains de la vallée du Jourdain. Pendant ces hostilités dont on ne comprend pas exactement la cause, Lot, le neveu d'Abraham qui résidait à Sodome, fait partie des prisonniers que les monarques orientaux emmènent. Le vieil Abraham se fait alors capitaine : il met sur pied une petite

troupe et réussit à retrouver son neveu et les autres captifs. C'est au retour de son expédition que Melchisédeq vient au devant de lui, lui offrant du pain et du vin, accompagnant son geste d'une bénédiction au nom du « Dieu Très-Haut » (Genèse 14, 17-20).

Abraham a donc risqué sa vie pour libérer son neveu et les autres citoyens du pays emmenés en captivité. De résident temporaire, il est devenu un habitant engagé du pays, qui a accepté de se mettre en danger pour sauver d'autres vies. Quand Melchisédeq le rejoint, il l'apostrophe par ces mots : « Béni soit Abram par le Dieu Très-Haut, possesseur du ciel et de la terre. Béni soit le Dieu Très-Haut qui t'a livré tes adversaires ». Quand Dieu envoyait Abraham sur les routes, il lui promettait ceci : « Je te bénirai ; je rendrai ton nom grand et tu seras une bénédiction » (Genèse 12, 2). Melchisédeq, mystérieusement inspiré par Dieu, déclare que cette bénédiction annoncée est désormais effective.

Dynamique de l'hospitalité

L'hospitalité n'est donc pas un geste statique et sans lendemain (on reçoit un jour une personne qui partira bientôt), elle ouvre plutôt une dynamique à laquelle chacun est convié. Abraham est accepté en Canaan, mais quand le pays connaît une période troublée, il s'implique, quoi qu'il lui en coûte, pour le bien des habitants ; il est alors véritablement accueilli (et pas seulement toléré) – un accueil dont Melchisédeq, un roi du terroir, se fait le porte parole. Plus tard, quand des visiteurs longent son campement, il les accueille à son tour. Lui qui a reçu le pain de la part de Melchisédeq, voici qu'il propose du pain à ses hôtes. En fait de pain, Abraham demande à Sara de pétrir trois mesures de farine (ce qui donne une fournée de galettes considérable) et il tue un veau gras – le premier veau gras de

la Bible ! -, ce qui constitue un repas fastueux (Genèse 18, 5-8). Ce festin excessif est à la mesure de ce que les trois visiteurs sont venus annoncer : l'arrivée d'un hôte nouveau, un fils qui naîtra contre toute attente à Abraham et à Sara. Rarement autant que dans ce texte on voit à quel point l'authentique hospitalité s'exprime dans une alternance généreuse de propositions et de réponses, où accueillir et être accueilli rythment pour chacun la joie des rencontres.

Poids et contrepoids

Il y aurait beaucoup à dire sur l'accueil de Mambré que nous venons d'évoquer. Parmi les gestes d'hospitalité par exemple figure le lavement des pieds (Genèse 18, 4) : en lavant les pieds de ses hôtes, un maître de maison fait plus qu'assigner à ses visiteurs leur statut d'invités, il leur ouvre sa maison, il manifeste qu'ils sont chez eux quand ils séjournent chez lui : c'est en effet d'abord au maître de maison qu'on lave les pieds (2 Samuel 11, 8) ou à ceux qui ont le pouvoir (1 Samuel 25, 41). Abraham, d'une certaine manière, reconnaît à ses hôtes une autorité sur le terrain qu'on lui a concédé. Jésus n'en usera pas autrement : lavant les pieds de ses disciples, il ne fait pas d'eux des gens qu'il aurait simplement admis dans son périmètre ; il les convie à « avoir part » (Jean 13, 8) à ce qu'il est – à être fils avec le Fils. L'hospitalité peut donc déboucher sur la reconnaissance d'une parenté profonde : les invités et les invitants partagent le même statut. Dès lors, qu'on invite Dieu ou qu'on soit invité par Lui, l'aboutissement est le même : on est mis en demeure de partager sa divinité.

Pareil et pas pareil

Mais la scène d'hospitalité d'Abraham, elle nous est aussi proposée selon un effet de contraste. De même qu'un geste d'accueil se perçoit vraiment quand on le considère dans une dynamique de l'hospitalité donnée et reçue, de même il manifeste sa force de discernement quand on le compare à d'autres scènes où l'hospitalité est bafouée ou égratignée. C'est ainsi que les deux anges qui sont venus chez Abraham partent vers Sodome afin d'y sauver Lot et les siens, une fois que la destruction de la ville a été décidée par Dieu (Genèse 19). Quand les deux anges, qui ont apparence humaine (le nom fréquent des anges dans la Bible est « hommes »), arrivent aux abords de Sodome, Lot se trouve assis à la porte de la ville. Voyant ces visiteurs approcher, il va à leur rencontre et les invite chez lui avec insistance, leur proposant même de leur laver les pieds. Tout rappelle la philoxénie d'Abraham qui vient d'avoir lieu. Et pourtant, les choses se déroulent bien différemment. Les hommes de Sodome pendant la soirée encerclent en effet la demeure hospitalière de Lot, demandant que le maître de maison fasse sortir ses deux invités afin de les « connaître », entendons : de les violer.

Lois de l'anti-hospitalité

Lot sur le pas de sa porte les détourne de ce projet, mais il propose ses deux filles vierges pour que les habitants fassent avec elles « ce qui semble bon à leurs yeux ». Le viol de l'étranger qui survient ne relève pas ici d'un quelconque appétit sexuel : il s'agit d'un acte de domination. Les deux étrangers apparemment sans défense qui sont entrés dans Sodome doivent subir la loi du groupe. C'est l'anti-hospitalité. On constate aussi que l'orientation sexuelle n'a rien à faire ici : violer des hommes ou des femmes, cela paraît tout un

pour les Sodomites qui ne sont mus que par le désir de soumettre de plus faibles qu'eux. Lot est également sujet à caution : il a certes fait entrer chez lui les deux visiteurs et il les protège des desseins ténébreux de ses concitoyens, mais il hésite pas à proposer ses filles en échange. Si l'hospitalité se fait au détriment des plus faibles de la maisonnée, est-elle vraiment une hospitalité ? L'épisode de Sodome finira par la destruction de la cité et le sauvetage d'un Lot qui traîne des pieds dès lors que les anges parlent de salut. Mais il se reproduira, tout particulièrement en Juges 19 où une femme sera bel et bien violée à la place de son compagnon qui s'est mis en sécurité, et cela dans une pieuse cité d'Israël, Guibéa.

Il faudrait ainsi étudier bien d'autres textes pour entrer dans cette méditation incessante de la Bible sur l'hospitalité. Elle nous apprendrait entre autres, pour attendre le Dieu qui vient, à garder toujours « une place à l'hôtellerie » (cf. Luc 2, 7).

Philippe LEFBVRE, o.p.

Pour approfondir

Pour étudier ce texte prenez votre Bible et lisez les références indiquées.

Philippe Lefebvre est dominicain, professeur associé d'Ancien Testament à la Faculté de Fribourg (Suisse).

Accueillir au monastère des dominicaines de Taulignan

Sœurs Catherine, Véronique,
Danièle de l'Annonciation

Qui sommes-nous ?

Moniales dominicaines présentes à Taulignan depuis 1956, la communauté compte aujourd'hui quatorze sœurs. Comme l'a voulu Saint Dominique à l'orée du XIII^e siècle, nous sommes moniales de l'Ordre des Prêcheurs, moniales donc d'un ordre voué à l'annonce de l'Évangile. Et comme dans toute vie monastique, prière et étude, vie communautaire et solitude, travail et repos rythment nos journées.